

# L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE

Directeur: Arthur LAURENDEAU

## SOMMAIRE

L'ACTION NATIONALE	En marge du Congrès d'Éducation. . .	217
Arthur LAURENDEAU	À la recherche d'une mystique nationale . . . . .	219
Jacques LEDUC	Ni Mimi, ni Angéline, les gars! . . . . .	229
Laurent de COURVILLE	Vers un régionalisme gaspésien III . . .	236
Léo-Paul DESROSIERS	Commencements . . . . .	248
Louis DURAND	Allocution au banquet du "Travailleur" à Worcester—II . . . . .	265
C. BROUILLARD, O.F.M.	Littérature enfantine . . . . .	270

LIGUE D'ACTION NATIONALE

3472, RUE HUTCHISON

MONTRÉAL

Les produits de l'érable CITADELLE sont les plus doux produits que la nature puisse donner à l'homme.

Si votre épicier n'a pas en mains ces produits, écrivez à: —

## Les PRODUCTEURS de SUCRE d'ÉRABLE

DE QUÉBEC

Bureau-chef — 5 avenue BEGIN, LEVIS

Entrepôt — PLESSISVILLE, Cté Mégantic

L'Action nationale, publiée par la Ligue d'Action nationale, est un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois, sauf en juillet et en août.

Les directeurs de la Ligue sont: MM. Esdras Minville, président; Hermas Bastien, secrétaire; Pierre Homier, l'abbé Lionel Groulx, Eugène L'Heureux, Olivier Maurault, p.s.s., Anatole Vanier, l'abbé Albert Tessier, Arthur Laurendeau, René Chalout, Albert Rioux, Dr Philippe Hamel, Léopold Richer, Dominique Beaudin, André Laurendeau.

Pour tout ce qui concerne et la rédaction et l'administration de la revue, s'adresser à

### L'ACTION NATIONALE

3472 rue Hutchison

::

Montréal

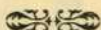
Le directeur de la revue, M. Arthur Laurendeau, reçoit à cette adresse, le mercredi, de 3 à 5 heures

L'abonnement est de \$2.00 par année.  
Tous droits réservés — Ottawa 1933.

# “GRANGER”

Le magasin par excellence  
des

## BELLES ÉTRENNES



Beaux livres, Reliures d'art, Livres canadiens, Reliures amateur. Albums d'images, Bibliothèque enfantine, Garnitures de bureau, tous genres, Stylos: bases onyx, Boîtes de papier à lettres, de cartes. Ecrins: stylos et crayons assortis. Maroquinerie, Ecrivoires, Liseuses, Porte-lettres, Porte-cartes, Agendas, Calepins, Articles de fantaisie, verre et porcelaine, Jeux de société, Jouets, Boîtes de peinture, Décorations pour Noël et le Jour de l'An. Articles et Cartes de Souhails Religieux

### GRANGER FRÈRES LIMITED

Libraires, Papetiers, Importateurs  
54, Notre-Dame-Ouest, Montréal

LAncaster 2171

*Nos magasins sont ouverts jusqu'à 5 heures  
le samedi — Facilité de stationnement*

**Pour votre santé —**

*Mangez tous les jours 2 ou 3 carrés*

**LEVURE**  
**LALLEMAND**

**Fraîche**

Les médecins recommandent la levure fraîche. La Levure fraîche Lallemand est très riche en vitamines B, G et D. Sa haute qualité et sa pureté sont assurées par les années d'expérience de la maison Lallemand. En vente chez les épiciers et les pharmaciens.

LA COMPAGNIE

**F.-X. DROLET**

*Ingénieurs — Mécaniciens — Fondateurs*

Spécialités:

ASCENSEURS MODERNES DE TOUS GENRES  
SOUDURES ÉLECTRIQUES ET AUTOGENES, ETC.

206, RUE DU PONT - - - - - QUÉBEC

**Donnez une BANQUE A DOMICILE EN GUISE DE CADEAU**

Le cadeau pratique, agréable, commode et peu coûteux, à l'occasion de la Noël et du Jour de l'An, est sans contredit la petite banque à domicile de la Banque Provinciale du Canada, revêtant la forme d'un livre. Demandez à notre gérant local de vous la montrer.

*Le petit capital de lancement dont tout individu a besoin dans sa vie se crée en recueillant la menue monnaie qui glisse si facilement entre les doigts.*

**BONNE ET HEUREUSE ANNÉE A TOUS!**

**LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA**

Lisez

# **“LE DEVOIR”**

LE JOURNAL DES GENS QUI PENSENT

LE CALENDRIER

# **“MES MISSIONS”**

propage

**L'IDÉE MISSIONNAIRE**



*\$0.25 l'unité (\$0.28 par la poste)*

*\$2.25 la douzaine (\$2.40 par la poste)*



EN VENTE AU

**MESSAGER CANADIEN**

1961, rue Rachel Est, Montréal

Tél. AM. 1989

**ABONNEZ-VOUS**

à

# L'ORDRE NOUVEAU

**Hommes publics, chefs d'associations, éducateurs**

VOILA LE JOURNAL qui vous fera connaître la doctrine sociale de l'Eglise et vous aidera à l'intégrer dans nos moeurs et nos lois.

---

**Amis de l'ordre et de la stabilité sociale**

VOILA LE JOURNAL qui vous renseignera sur les menées communistes au Canada comme à l'étranger et vous aidera à les repousser.

---

**Dirigeants d'oeuvres, membres des cercles d'études**

VOILA LE JOURNAL qui vous guidera dans vos travaux et vous aidera à leur donner un caractère à la fois doctrinal et pratique.

L'ORDRE NOUVEAU

est publié par le secrétariat des Semaines sociales et de l'Ecole Sociale Populaire. Il paraît tous les quinze jours, le 5 et le 20 de chaque mois.

---

**Abonnement annuel : \$1.00**

**REDACTION :**

**1961, rue Rachel Est**

**ADMINISTRATION :**

**4260, rue de Bordeaux**

**MONTREAL**

## En marge du congrès de l'éducation

---

*Le congrès des instituteurs de Montréal fut vraiment un coup d'audace parfaitement réussi. Il sera inutile d'en vouloir gâcher l'effet par d'habiles diversions ou de diplomatiques résistances. Tout le monde doit savoir que l'élan donné s'appuie sur une préparation lointaine, consciente, et qui développera ses moyens de conquête selon les circonstances, favorables ou hostiles.*

*De ce congrès dont sortent tant de leçons, retenons-en deux pour aujourd'hui. Première: voeu unanime des congressistes pour que l'étude de l'anglais soit reportée à la septième dans les écoles primaires de Montréal. Deuxième: les paroles du ministre, l'honorable J.-H.-A. Paquette: "mettre l'orgueil national dans l'âme de nos enfants", (cité dans La Boussole du 12 déc.). L'atmosphère de ce congrès n'avait cessé de croître en chaleur communicative. Après la forte conférence de l'abbé Groulx, après l'irrésistible documentation apportée par la science universelle contre le bilinguisme, il devint évident que que la voie était libre.*

*Le passé est bien mort; nous ne voulons pas l'agiter vainement. Nous poserons deux conditions cependant: Ière. Il faut que l'éducation nationale entre à l'école primaire de*

*Montréal par la grande porte ouverte et non par les carreaux de la cave: il faut que la doctrine en soit incorporée à toutes les matières en mettant l'accent sur les plus propices. Ilème. Si le directeur connaît qu'il y a près de lui quelqu'un d'obstiné dans son hostilité à l'éducation patriotique de nos enfants, un homme néfaste et qui ajouterait au mépris du national l'imcompétence d'un esprit sans culture, sans horizon, sans plafond, d'une médiocrité totale; si cet homme existe à côté du directeur, (même s'ils étaient deux à se soutenir dans cette besogne) il faut que celui-ci s'avise du seul remède qui s'impose.*

*Sans cela, il pourrait s'organiser une opposition qui commence à pratiquer l'art de rendre les situations intenable. Les faiseurs de mémoires secrets contre le patriotisme chez nous, même quand ils ne parlent pas d'influence indue, vont rencontrer des pères de famille qui n'ont plus peur des "peurs", qui les regardent dans le blanc des yeux et sont décidés à protéger leurs enfants contre les entreprises de dénationalisation ou d'asservissement à l'esprit de parti. Qu'ils rentrent sous terre. C'est le conseil de ceux qui savent et qu'on ne bâillonnera pas.*

L'ACTION NATIONALE

## A la recherche d'une mystique nationale

---

*Quelques extraits d'une conférence prononcée à l'Université d'Ottawa en novembre dernier*

...Regardons-y attentivement. Dans toute vie bien faite, il y a un minimum de contemplation, et plus l'objet contemplé sera resplendissant de beauté et de lumière, plus le contemplateur sera imbibé de lumière et de beauté. La mystique, (toute mystique) c'est la contemplation de l'objet jusqu'à saturation. Quand l'homme, de ce regard intérieur qui est la plus étonnante de ses facultés, contemple une chose jusqu'à satiété, jusqu'à répéter les traits de l'objet, jusqu'à en devenir une réplique, n'en être plus que le miroir, conscient et libre, gardant de plus en plus vif le sentiment de sa liberté et de son autonomie, alors se produit en lui la transformation qui, d'un être de boue, peut faire un demi-dieu. Véritable transfiguration que nous avons tous à portée du regard intérieur et qu'il faut exploiter méthodiquement...

Le communisme lui-même est une forme mystique de la souffrance humaine. Et là encore insistons sur un point important: distinguons entre les politiciens et les arrivistes du communisme qui ont souillé ce très vif sentiment de la misère de l'homme, diffusé à doses plus ou moins massives dans l'âme des élites communistes, de la même manière qu'on a faussé en démocratie le noble

sentiment de la liberté. N'allons pas sous-estimer la valeur du communisme, car c'est une valeur qui fut empruntée à l'idéal chrétien du *Royaume*. Dans le monde moderne où tout le monde est malheureux, non seulement métaphysiquement comme aux époques de foi, mais dans son cœur, dans son intelligence, maltraité comme on l'est par une civilisation hostile, le communisme propose le bonheur total sur la terre. Illusion décevante mais généreuse. Pour sortir de cet enfer de la vie moderne, de cette civilisation asphyxiante, étroite de "robinet de bain", qui propose avant tout l'assainissement des fosses d'aisance, où la dignité du christianisme fut trahie par l'indignité des chrétiens; où la mécanisation de l'homme, conséquence de cette trahison, aboutit à cette existence standardisée, galérienne, neurasthénique où le marteau-pilon des puissances capitalistes broie la chair vive du pauvre; des hommes ayant sincèrement cherché quelque chose ont trouvé ça: transposition sur terre du bonheur infini. Nourriture terrestre impossible à trouver: idéologie contredite par l'histoire et le bon sens. Mais ceux qui l'ont proposée ont tout de même protesté à leur façon contre la cruauté du monde moderne, en restaurant les impondérables...

Tout ceci encore une fois prouve notre effroyable égoïsme: égoïsme de chrétiens préoccupés d'un certain ordre temporel et de la solidité de nos établissements terrestres, et qui vivons, en face d'un peuple accablé et malheureux du fait de la trahison des

élites, comme si le Christ était mort pour la défense de la propriété privée et des portefeuilles de la classe possédante, comme si notre cupidité devait toujours être exaucée, comme si l'avantage de garder la bonne place au banquet de la vie valait bien une messe, et afin que le troupeau des misérables soit tellement gavé de privations qu'il n'ait plus la force de réclamer que les miettes qui tombent de nos tables... Oui je sais, il y a des gens qui voudraient que le malheureux n'ait pas même le droit de sentir son mal: ils traitent d'agitateurs, de remueurs de boue, ceux qui nomment les vrais coupables... Ils feraient bien mieux de s'aviser d'un peu de charité et d'un peu d'amour...

A un autre pôle, écoutez la réponse du savant, authentiquement collé au réel physique. Carrel, c'est l'homme exclusivement scientifique. Or, que dit-il? Que la civilisation actuelle est faite contre l'homme, matériellement et moralement contre. Et en quoi lui paraît-il qu'elle est surtout hostile à l'homme? En ceci qu'elle tend à le dépouiller de ses attributs mystiques. L'homme perdu, désaxé, dans un tourbillon de sollicitations contradictoires, passe d'un désir à l'autre, d'une image à l'autre, agit plutôt qu'agissant, incapable de retrouver l'unité de sa vie intérieure, incapable de s'attacher aux impondérables, d'y consacrer ses forces et sa vie; l'homme devenu d'un mental si faible par carence d'idéal, qu'il s'effondre devant la difficulté, incapable de refoulement, d'oubli. Ce qui disperse

l'homme, ce qui le mine, le rend mortellement inquiet, misérable beaucoup plus qu'autrefois, et rend sa tristesse comme incurable, c'est qu'on lui a mis au cœur, à la place d'une mystique dynamique et travaillante, refuge et consolation, un confort bourgeois, encombrant et exclusif, qui le poursuit vingt-quatre heures par jour, qui s'insinue dans le plus intime de ses sens, un confort absorbant et totalitaire, vertical et horizontal, qui engourdit sa souffrance au lieu de la transposer et la guérir, de l'aiguillonner pour la recherche du mieux individuel, social et national. L'humanité se meurt bien plus du manque de mystique que de globules rouges... Les hommes ayant perdu le sens du miracle, du sacré, se sont faits esclaves. La science et le communisme réagissent ici dans le même sens: la jeunesse qui cherche ses voies devra dépasser ces deux expériences et aller jusqu'au bout. Elle aura sa mystique nationale ou elle ne sera rien du tout. La jeunesse cherche les sources; elle les trouvera de ce côté. Ce qui presse plus que la rupture de la Confédération, c'est l'appel aux réalités du monde invisible. Qu'elle compte moins sur les institutions, davantage sur elle-même. Avant qu'un état indépendant soit fondé, il faut qu'il y ait des citoyens et non une poussière d'hommes. L'essentiel, c'est de se faire *homme* dans toute la force du mot: d'elles-mêmes, les institutions naîtront. Que la jeunesse se mette au centre, au cœur de sa race, d'un choix viril et libre. Elle

fera beaucoup plus la force du nouveau régime que le régime nouveau ne fera sa force. *L'Etat français, proposition essentielle à la fondation d'une mystique canadienne-française, sera sans efficace s'il plonge pour ainsi dire dans un peuple avachi...*

Dans le problème qui se pose, il faut commencer par être les hommes d'une mystique, la mystique d'une nation française en Amérique, pourvue de tous les organes de défense nécessaires, et dont l'Etat est le plus important dans l'ordre matériel. Mais à mon sens, il doit venir comme un fruit mûr, comme une restauration extérieure, conséquence de la restauration intérieure de nos âmes. Et cela n'a pas besoin de coups d'Etat. Cela s'effectue par adjonctions successives, par une ascension perpétuelle, par une montée progressive et irrésistible qui déborde du dedans au dehors. Il peut y avoir des à-coups dans les faits, non dans les âmes. Il faut que graduellement, par aspirations quotidiennes, sans hâte, sans fièvre et sans haine, par la contemplation non immobile, mais insérée dans tous nos actes et jusque dans le rythme de nos respirations, nous bâtissions en nous-mêmes d'abord et sur la terre charnelle ensuite, quelque chose de sacré et de fort, une patrie, qui abrite nos destins et notre mission, de son appui devenu indispensable à un nouvel essor.

La plus grande des réalités, c'est de fonder quelque chose: la plus grande des réalités, c'est un

esprit acharné à la création: de lui-même d'abord, de son peuple ensuite. Ainsi se font les demi-dieux: non ceux issus de l'orgueil du sang, surhommes détestables qui prennent l'humanité pour une table d'opération, mais des demi-dieux au sens chrétien: des princes de l'idéal, beaux, lumineux et forts, qui vont arracher à l'invisible les thèmes les plus riches, qui les incarnent, les vivent, princes de la science, de l'art, de la politique, de l'amour, qui, interrogeant l'homme et la nature, trouvent les réponses héroïques qui fortifient l'espérance et font monter des détresses anxieuses le chant le plus beau qui soit, celui de la liberté intérieure.

---

Pour moi, plus m'apparaît essentielle la mystique de l'Etat français chez nous, plus son efficacité me semble indiscutable, moins j'en confierais l'établissement à l'improvisation et à l'aventure, de peur de le gâcher pour longtemps. Mais ne cessons pas d'y penser. Préparons-nous-y. Vivons pleinement les prémisses idéales qu'il exige de nous, et dès le premier moment favorable, nous deviendrons irrésistibles...

Et nous, Canadiens français, qui depuis soixante-dix ans nous sommes mis à l'école du mimitisme, rentrons donc dans notre demeure ancestrale et pour toujours, dans cette âme libre et française que chante Péguy dans le *Porche du Mystère de la deuxième Vertu*. Depuis soixante-dix ans, nous avons écouté les mauvais sages, conseillers

du sommeil et de l'engourdissement, préférant une basse tranquillité qui engraisse aux exploits du *Risque* et de l'*Audace*. Mais sous le signe de la *Liberté*, nous nous retrouverons tels qu'étaient nos pères. Plutôt, nous prendrons le parti de nos grands-pères contre nos propres pères, retrouvant ainsi ce besoin de la liberté, d'essence catholique et française. Dans cette lâcheté du monde moderne, où le *petit* est écrasé sous la botte des féodalités capitalistes et bourgeoises, nous serons le *petit peuple* écrasé qui ne veut pas mourir: Français irréductibles qui veulent continuer cette immense aventure de transporter en Amérique un grand morceau d'humanité. Et depuis qu'il y a sur ce continent une poignée de Français qui ne veulent pas mourir, il y a des hommes inquiets qui veulent rester libres ou le redevenir. Tout est coalisé contre eux: le nombre, la richesse, et l'on ajoute quelquefois: le bon sens.

Fidélité unique. Depuis que cette idée extravagante leur est entrée dans la tête, cette poignée d'hommes ne veut pas mourir. Nous allons renouveler la tentative, et c'est encore la folie qui l'emportera. *C'est toujours les fous, selon le monde, qui l'emportent, pourvu qu'ils y mettent le poids de chair et de sang requis.* Un peuple aussi clairement désigné que le nôtre, aussi chargé de responsabilités divines et humaines, ne doit pas démissionner. Nous serons donc ici, selon l'expression du poète, "Le seul peuple qui regarde en face"...

Cette force obscure, déposée dans la plus intime de nos cellules, pas des siècles de saturation française et catholique, voilà le plus sûr héritage et qui nous garantit la plus rayonnante des personnalités. Etant ainsi nous-même, pleinement, plongeant dans l'humus si riche de nos origines culturelles et religieuses, nous reverdirons en solutions neuves, franches et hardies. Le secret perdu des petits peuples créateurs comme le moyen âge en a tant fourni d'exemples, nous le retrouverons à la pointe du courage, de l'abnégation, apportant à l'Amérique le sel des vertus françaises, dont l'universel humain reste la marque authentique.

Notre histoire est pleine de chocs, de coups, de violence: une des plus poignantes. Mais dans les convois sanglants des Acadiens, dans les pillages de la conquête, dans la révolte de 37, dans les émigrations, ces saignées qui sont plutôt des boucheries, chaque fois que nos aïeux, se ceignant les reins, repartent vers de nouvelles aventures, aimons-les d'un amour indéfectible...

Tout intégrer dans le positif de l'amour.

Pour être des héros à la française, sobres, abondants et féconds, fixons les yeux sur les traits positifs de notre personnalité nationale. D'un revers de main, balayons l'image de ceux qui s'opposent à notre essor, des proliférations du matérialisme américain, de tout ce qui tend à arrêter notre marche. Fixons l'idéal organisateur de nos vies, au lieu de regarder la turpitude de nos ennemis...

Quand on lit attentivement les chroniques de nos luttes politiques, on peut se demander si la démocratie, mauvaise pour tous les peuples, ne l'est pas davantage pour nous qui avons poussé la logique jusque dans la corruption. Quand on y voit jusqu'à quel point les nôtres s'y dépouillent de toute vertu propre, jusqu'à ne constituer, à certaines époques, qu'un troupeau d'accroupis, on est forcé de constater que la violence des disputes électorales a été aggravée par l'absence de toute mystique nationale, laquelle aurait formé le noyau résistant d'une élite préparée à jouer intensément son rôle de commandement. La démocratie, sans mystique nationale, a fait de nous, des disputailleurs, des pointilleux, bavards, vaniteux et stériles.

Où est l'obstination chez nos hommes publics ? Où est l'espoir contre toute espérance ? Où est chez eux la psychologie de l'adversaire, la connaissance de ses faiblesses : la diplomatie qui ne sacrifie rien de l'essentiel, qui pratique la feinte comme le duelliste, qui ne recule que pour mieux avancer ? La politique est un métier, une technique et qui a besoin de s'inspirer à plus haut qu'elle-même ; avec les règles d'un jeu compliqué. Et puisqu'elle est l'art du *possible*, elle suppose des hommes constamment à l'affût de ce *possible*, et qui le surveillent, l'étudient, le scrutent : elle exige tout, jusqu'à l'humble vertu du silence.

Comparez ces exigences avec la plupart de nos hommes publics et, sans rien exagérer, concluons

à la nécessité d'une culture du patriotisme, diffusée à tous les degrés de l'enseignement, de base mystique, et qui prélude à une révolution de notre peuple...

On demande des ascètes aux muscles durs, aux reins solides, avec ou sans génie, dans la politique canadienne-française: *on demande cela à nos éducateurs*, afin que la jeunesse, pourvue d'une mystique, d'une technique appropriée, ne craigne plus aucun danger: qu'en face des profiteurs, des pamphlétaires à gages, des polémistes salariés, des faiseurs de tout calibre, elle consente à rester pauvre matériellement, mais riche spirituellement, comme un Salazar, un Dolphuss, un Péguy; belle, forte et pure; *alors la jeunesse passera, et nous passerons avec elle...*

Alors, elle ne craindra plus ni l'argent, ni les empires, ni les guerres, ni les jougs, ni sa propre faiblesse, ni la Géhenne du monde actuel. Absorbée dans la contemplation de son idéal, regardant le passé et l'avenir, les tenant bien ensemble, dans une étreinte serrée comme deux mains jointes, faisant oraison quotidienne devant cette mystique, elle s'identifiera tellement à ces images héroïques qu'elle finira par leur ressembler jusqu'à ne plus faire qu'un avec elles, évoluant vers cet état d'épanouissement de l'âme où l'homme devient réellement la chose qu'il contemple...

Arthur LAURENDEAU

# Ni Mimi, ni Angéline, les gars!

## VOIX DE LA JEUNESSE

SKETCH, par Jacques LEDUC

### PERSONNAGES

GUY, étudiant en Lettres. Cultivé, mais sans prétentions.  
Plutôt américanisé.

ANGELINA, étudiante en Lettres. Bachelière 100% satisfaite. Une cérébrale qui ne veut être que ça. Au fond, elle est humaine, comme les autres. Robe démodée. Grosses lunettes à tours noirs. Cheveux lissés.

MIMI, très mondaine et insignifiante. Jolie. Vivante.

### DÉCORS

Trois compartiments, avec trois téléphones automatiques et trois chaises. Dans le compartiment de droite, une étagère pleine de livres, et une patère avec un chapeau et un manteau de femme.

GUY (*assis dans le compartiment du milieu. Il feuillette l'annuaire du téléphone*).

Bon! Ça doit être ça. (*Il «signale»*). Le téléphone de droite sonne. Angéline vient répondre: elle entre en scène avec un crayon dans la main droite, et un énorme Platon sur le bras gauche.)

Allo!

Mademoiselle Angéline, s'il vous plaît?

ANGÉLINE (*elle reconnaît une voix masculine. Joie, vite réprimée*). Oh! mais c'est moi-même.. monsieur... monsieur Guy Belhumeur, je parie? "Salve"!

GUY: Tiens, vous m'avez reconnu ?

ANGÉL.: Bien sûr. Il est un peu dans ma complexion de discerner les timbres vocaux. Et puis, j'ai déjà fait de l'acoustique...

Et comment vous portez-vous ? Avez-vous fini votre version grecque ? N'est-ce pas qu'elle est d'une simplicité ? Sans doute, il y a toujours les verbes en mi... Mais, vous savez, Platon, c'est comme Dante ou Goëthe: à la première lecture, on le croit inabordable... et puis, mon Dieu, une fois lancé en pleine dissection grammaticale, même sans dictionnaire, on découvre tout de suite le sens dans sa plénitude. Alors, c'est le moment de la pure jouissance cérébrale. (*Guy écoute patiemment. Il dessine des bonshommes.*) J'aime tellement Platon!

GUY (*pour être poli*) Le lisez-vous dans le texte ?

ANGÉL.: Oui... assez convenablement. Ah! Platon! Au collège, je ne fréquentais que lui. Sa théorie de l'amour (*Guy dresse l'oreille*), c'est du transcendantal; ...vous savez, son aphorisme, dans le Phédon: "l'amour vrai ne s'intéresse pas." ...Que c'est bien dit! Que c'est bien ça!

GUY (*machinalement*) Oui, justement.

ANGÉL.: J'étudie l'amour, par pure curiosité philosophique. Je n'en désire rien de plus...

GUY: Vous êtes sage.

ANGÉL.: ...un travail de laboratoire, quoi! Et quand on complète les péripatéticiens, avec S. Thomas et Maritain... Oh! Nous avons beaucoup discuté sur l'amour, à mon cercle d'études du mercredi soir...

GUY: Qu'est-ce que vous en disiez? Moi, l'amour, j'ai de la misère à le voir comme Platon. Vous savez, mademoiselle, çà dépend... On peut aimer, avec sa raison seulement, des choses raisonnables, n'importe quoi d'intellectuel, comme une page de Code Civil, par exemple... Mais, il y a aussi des choses, ou bien, du monde, pas raisonnables du tout... Et qu'on doit donc aimer autrement, avec un peu de sensibilité... (*Angéline grogne. Elle va protester.*) ...Oh!... juste un peu... Tenez, moi, par exemple (*Guy va se citer en exemple*)

ANGÉL.: Voyons! Voyons, monsieur Guy! Vous argumentez comme mon amie Germaine... vous savez, Germaine Sansouci. Mon Dieu, elle a de l'intelligence, une certaine dose. Mais, elle est terriblement pot-au-feu. (*Guy fait une grimace*)... presque pas de culture, et le peu qu'elle possède, elle n'en parle jamais. L'autre soir, imaginez-vous, Germaine m'a soutenu qu'une jeune fille peut s'éprendre d'un jeune homme, sans avoir, au préalable, analysé son caractère, son tempérament, sans savoir si c'est un sanguin ou un lymphatique, sans

avoir, en conversation, apprécié la somme de ses connaissances, ni jugé s'il était à son niveau intellectuel. (*Elle est essoufflée. Elle se "ravale"*) Ne me dites pas, monsieur Guy, que vous tombez aussi dans ce sentimentalisme bourgeois! Ou bien... Anathema sis! Mais...

GUY: Écoutez, mademoiselle, il faut être humain, et...

ANGÉL.: Justement! "Essentia humana rationalis est in se." La raison! La raison, mon ami! Germaine n'a pas fait de philosophie. Mais vous, monsieur Guy, oubliez-vous votre logique mineure et votre métaphysique?

GUY: Bien...

ANGÉL.: Écoutez. Lundi prochain, je vous apporterai les "Degrés du Savoir", et mon Platon. Nous reverrons cela ensemble. - Nous nous questionnerons. Rien comme la maïeutique! Est-ce que ça vous va, lundi? Ah! Poverello signor!... que je suis distraite! Lundi, c'est mon cours d'italien, tout de suite après notre grec! Rien à faire! Et, le soir, je vais entendre M. Beaufin, ...vous savez... sur le crédit. Passionnant!...

GUY: C'est justement à propos de lundi que je vous téléphonais. (*Angéline perd son air*) Il n'y aura pas de cours. Ils m'ont demandé de vous avertir.

ANGÉL.: Pas de cours ? Ah, oui, c'est vrai: l'Armistice, avec les deux minutes de silence... Que c'est embêtant! (*Elle se console*) Alors, j'en profiterai pour régler mon courrier. Il y a des mois que je n'ai pas écrit à mes amis de la Sorbonne...

GUY (*pas intéressé du tout*) Justement...

ANGÉL.: J'ai été tellement prise par cette conférence qu'on me demandait, sur la phonétique, à mon cercle du dimanche soir. Et puis, cette exposition des impressionnistes, chez Scott. Il faut y aller. Je suis folle du spiritualisme de Van Gogh. Et le dynamisme de Picasso...

GUY: Justement!

ANGÉL.: Oh, mais, tout de même, j'y pense: Je serai libre, dimanche après-midi. Le dimanche, ordinairement, je le consacre à la psychologie expérimentale... mais, cependant, si ça vous faisait plaisir... si... vu que je serai libre, oui... (*Elle veut l'inviter chez elle*)

GUY: (*Devinant ce qui s'en vient*) Excusez-moi, mademoiselle, mais je n'ai pas fini ma version grecque... Et puis, je dois descendre, aussitôt que possible, à la Bibliothèque Municipale. Au revoir. Au prochain cours. N'oubliez pas votre Platon. Ca m'intéresse.

ANGÉL.: (*Surprise de voir la conversation finir si vite*) Ah! oui, non, non, oui, merci, non, je

n'oublierai pas. Au revoir. (*Dépitée, elle racroche le récepteur*)

GUY: (*Content d'en être enfin sorti*) Raspberry (*Il fait, avec sa bouche, le bruit traditionnel*) Pas bien, bien fendante, non! La prochaine fois, je ferai téléphoner le concierge de l'Université.

ANGEL.: (*Elle a l'air d'hésiter. Elle ne voudrait pas manquer sa chance de rattraper ce Guy qu'elle ne déteste pas.*) Tiens, j'ai oublié de lui redemander mon dictionnaire de rimes. Je vais le rappeler tout de suite.

(*Un peu avant qu'Angéline commence à «signaler», Guy téléphone tout de suite à Mimi. Le téléphone sonne, dans le compartiment de gauche. Mimi entre en scène: elle vient répondre à l'appel. Au même instant Angéline ouvre son téléphone, et se trouve à tout entendre ce qui suit.*)

GUY: Mimi ? Allo!...

MIMI: Oh! Allo, Guy! Comment ça va ? Je me demandais ce que tu faisais. As-tu trouvé qu'on a été bien reçus, hier, chez Fernande ? Leur radio est pas épatant, non! (*Elle fredonne un air populaire*) Qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

GUY: Bien, j'sais pas ? Sors-tu ?

MIMI: Dire que ça me tente...! J'ai une espèce de break-down. Viens donc jouer au bridge, avec Léo puis Anita. Arrange ça, hein, mon pt'it

Guigine? What do you think of that?  
(*Angéline fronce les sourcils*)

GUY: K.O. Mimi! Goodie, goodie! How's the little girl, tonight? (*Il rit et bredouille, en amoureux niais*) Hi! Hi! Hi!

MIMI: "Fine"! Si c'est vrai que tu m'aimes, Guy, tu vas m'emmener au rugby, demain. Madeleine y va avec Bill Cleary. Hein? Et puis, on soupera chez Scott's. Gee, I love you! Give a little kiss to Mimi!) *Angéline saute sur sa chaise*) ...bien oui... par le téléphone, comme Clark Gable, tu te rappelles, au Loew's, l'autre soir. Tu sais bien qu'il y a personne sur la ligne. Et puis, s'il y en a, ça va les déniaiser (*Angéline a l'air enragé*) Comme on, big boy!

GUY: Can't refuse it!

(*Nos deux jeunesses embrassent chacun leur téléphone. Angéline se démène: elle referme très lentement son téléphone. Elle est furieuse, renverse les rayons de livres... et aperçoit son Platon: elle l'attrape et le déchire. Et puis, elle décroche son manteau, son chapeau, s'habille et se dirige rapidement vers les coulisses.*)

UNE VOIX, A DROITE: Angéline, tu pars bien de bonne heure pour l'Université, ce soir?

ANGELINA: Je m'en vâs pas à l'Université! Je m'en vâs au Loew's.

RIDEAU

Jacques LEDUC

## Vers un régionalisme gaspésien

---

### III

Nous avons commencé, dans un article précédent, à étudier la géographie humaine de la Gaspésie. Un mot sur le mouvement d'immigration vers la Côte Nord. Cette partie de la péninsule, quasi inhabitée jusqu'au début du XIXe siècle, voit, çà et là, se former un chapelet d'habitats qui fourniront le quatrième élément de la population gaspésienne: l'élément canadien-français. De 1800 à 1860, une vague de colonisation s'y dirige. Plusieurs milliers de Canadiens français sont attirés par les ressources de la mer. Ils venaient de vieilles paroisses catholiques débordantes de jeunes gens: Rivière-Ouelle, l'Islet, Cap Saint-Ignace, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Saint-Fabien, etc. Ils se fixent le long du littoral, aux sites les plus avantageux où surgiront de belles paroisses: Matane, Cap-Chat, Sainte-Anne-des-Monts, Mont-Louis.

C'est la marche en avant vers Rivière-aux-Renards, Gaspé, Percé où ils donneront la main aux anciens Gaspésiens et aux Acadiens. Épaulée par un tel apport, la population accélère son rythme de natalité. On observe le précepte du Seigneur:

“Croissez et multipliez-vous”. Et le Seigneur bénit ce peuple. “Nous sommes ici, écrit M. Blanchard, dans une région où un rameau de la race française se révèle un des plus prolifiques de toutes les races blanches, avec une moyenne de natalité qui dépasse fréquemment 40 pour mille. Partout où nous sommes passé, nous avons trouvé que le nombre d'enfants est de 6 à 8; bien entendu les grandes familles montent beaucoup plus haut, jusqu'à 22 ou 23”.<sup>1</sup> Tandis que dans les familles anglaises le nombre de trois enfants est considéré comme une forte moyenne. “La population gaspésienne, ajoute M. Blanchard, en un siècle exactement s'est accrue de 471%”. Conséquence: au début du XXe siècle, le fléau de la balance est renversé: l'élément français domine: 80% parlent français.

Sous la formidable poussée de ce facteur humain, les cadres disciplinaires des Robin, rigides comme fer, éclatent. La Gaspésie... au sommeil se réveille. Le farouche isolement<sup>2</sup> qui la séparait du Québec

---

<sup>1</sup> R. Blanchard, “L'Est du Canada Français,” T. 1er, p. 61.

<sup>2</sup> Buies écrivait en 1898: “L'éloignement de la Gaspésie, l'isolement féroce où l'a tenue l'absence de communications, les perfidies d'une tradition obstinée qui enracinait dans l'esprit public l'idée que la Gaspésie ne serait jamais qu'un pays de chasse et de pêche; l'ignorance profonde, épaisse, où tout le monde était tenu au dehors sur la valeur et la nature réelle d'une contrée que l'on croyait presque inhabitable et qui jouit, au contraire, d'un climat tempéré; ces quelques causes et d'autres ont paralysé jusque dans leurs germes toutes tentatives de colonisation et de culture”. Une citation d'A. Bernard, “La Gaspésie au soleil”, p. 201.

depuis un siècle et demi cesse. En 1876, un chemin de fer relie Matapédia à New-Carlisle; il n'atteindra Gaspé qu'en 1911. Un tronçon ferroviaire existe, depuis 1910, entre Mont-Joli et Matane. C'est enfin l'inauguration du boulevard Perron, en 1928, qui fait entrer la Gaspésie dans l'orbite de la vie moderne. On avait vaincu les terribles isolants: montagnes et forêts. Le chemin de ceinture part de Sainte-Flavie, contourne les montagnes, roule sur caps et falaises, file vers Gaspé, longe la Baie des Chaleurs pour remonter franc nord la vallée de Matapédia. Un circuit de 518 milles. La ceinture dorée est bouclée. Avec l'ouverture de la Gaspésie, une nouvelle ressource surgit: le tourisme et son apport financier.

Plus forte encore l'influence morale exercée par le clergé. Depuis 1860, des curés résidants sont installés aux points les plus populeux. Ces apôtres avertis multiplient, avec les paroisses, les écoles. Éclair d'espoir dans la vie monotone des pêcheurs qui luttent pour la liberté. Enfin, ils se sentent assez forts pour survivre. Ils serrent leurs rangs. Une même foi, un même cœur. Chaque paroisse devient un foyer d'où rayonnent conseils et encouragements. Et voilà que, sous la pression générale de ces forces liguées, la chaîne des trusts se brise.

L'emprise des firmes *Robin Jones and Whitman*, *Hymans Bros.*, *Biard et Cie*, *The Percé Fishing Co.*, etc. restait encore trop puissante, au

premier quart du XXe siècle. Pour continuer l'œuvre de libération, il fallait à cette chrétienté un chef spirituel. Vigie placée à la fine pointe orientale du Canada pour sonder les brumes de l'horizon et commander la manœuvre.

En 1922, son Excellence Mgr Ross est nommé évêque d'un diocèse qui comprend les comtés de Bonaventure et de Gaspé. L'homme est de taille à remplir un vaste programme. Il écrit dans sa première lettre pastorale:

“Quatre cents ans après Cartier, trois siècles après les missionnaires récollets, nous venons, nous aussi, sur cette terre sanctifiée, et le jour même où l'Église célèbre l'invention de la sainte Croix, nous entrons dans notre ville épiscopale avec l'intention de relever la croix aux lys jadis plantée par le découvreur. L'idée qui l'inspira inspirera aussi notre programme et commandera notre action. Grandissons sous la protection de la Croix du Christ! Que nos activités éveillées, coordonnées, disciplinées, couvrent notre territoire de nos œuvres de progrès!...”

L'idéaliste, en lui, orienta le réalisateur. Bientôt Gaspé, siège épiscopal, s'embellit de nouveaux édifices: en 1924, une École Normale, dirigée par les Rév. Mères Ursulines; l'année suivante, un Séminaire, confié aux RR. PP. Jésuites; un hôpital, en 1927, tenu par les Sœurs Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec. C'était répéter, trois siècles plus

tard, la fondation de Québec! Puis, chaque année, depuis 1922, de nouvelles paroisses sont fondées sur les terres nouvellement colonisées.

Mais la multiplication des paroisses aurait été sans profit si l'on avait négligé d'améliorer les routes. Il fallut organiser les voies de communication. Le chemin de fer reliant Matapédia à Gaspé se trouvait dans un état lamentable. Au point qu'une partie du bois gaspésien était remorquée au Nouveau-Brunswick, à Hawkesbury, à Ogdensburg, N.-Y. Un seul remède à cette situation nuisible au commerce et au développement de la Gaspésie: l'achat par le gouvernement du chemin de fer. Il appartenait à un trust trop favorable aux seuls intérêts anglais. Devant sir Henry Thornton, Mgr Ross plaide les droits à l'existence d'un peuple, le sien: "...qui se sent mourir, frappé aux sources de la vie, sentant son organisme économique disloqué et paralysé, perdant son sang avec la fuite des milliers de ses enfants qui désertent le sol..."

Pour les Gaspésiens, cet achat du chemin de fer était une question de vie ou de mort. Grâce à Mgr Ross et à l'honorable Rodolphe Lemieux, les négociations furent menées à bonne fin.

Mais le problème crucial n'est pas résolu: détourner le courant d'émigration qui chaque année affaiblit la Gaspésie. Exode tel que la population, depuis une vingtaine d'années, reste stationnaire.

“Cette désertion, affirme l'évêque de Gaspé, est un malheur que nous voulons faire disparaître, en employant toutes nos forces à améliorer les conditions qui rendront la Gaspésie aussi attrayante à ses fils qui l'habitent, qu'elle l'est aux visiteurs de passage, aux gens qui ne l'ont pas regardée à travers les larmes et l'angoisse”.

Le moyen, le seul qui sauverait le pays: la *construction d'un chemin de fer intérieur*. Car une voie ferrée à travers la péninsule livrerait accès aux belles terres arables du plateau central, où il y a place pour une centaine de paroisses et deux cent mille âmes. Voilà ce que réclame énergiquement Mgr Ross au gouvernement fédéral... si prodigue pour l'ogre jamais satisfait, l'Ouest. La demande ne semble pas exorbitante, modeste plutôt: une voie de 145 milles pour relier Gaspé à Amqui, c'est-à-dire les centres industriels au plus beau havre du monde..., qui ne reçoit dans ses eaux qu'une quinzaine de navires chaque année!

Une politique, aveuglée par des intérêts étrangers à notre province, porte la responsabilité de cette profonde saignée du peuple gaspésien dont les enfants se dispersent aux quatre vents de l'Amérique.

\* \* \*

En l'an de grâce 1936, quel est le visage de la Gaspésie? Un pays en pleine crise, brisé dans son

essor industriel, loué ou asservi à des trusts étrangers, réduit aux "secours directs".

Mais la pêche? Mais l'agriculture?

Elles ne suffisent pas.

Avant 1900, la grande partie de la population s'adonnait encore à la pêche. Depuis cinquante ans, on lâche ce métier trop décrié. Et le poisson semble conspirer contre le pêcheur. Jadis, la morue remontait l'estuaire en bancs serrés et mordait dès les premiers jours de mai; elle n'apparaît plus qu'à la fin de juin, moins abondante et loin du rivage. La cause de cette raréfaction? Selon les vieux travailleurs de la mer, ce serait le marsouin batailleur ou la disette de "bouette", c'est-à-dire de hareng, aussi nécessaire pour appâter la morue que le croc pour la ferrer. Le nombre des pêcheurs a considérablement diminué; il n'atteint pas 8% de la population. "La pêche n'est plus la ressource principale, sauf dans une quinzaine de paroisses d'aspect caractéristique", là où se groupent les pêcheurs professionnels: à Paspébiac, Ste-Thérèse-de-Gaspé, Percé, Barachois, Cap-aux-Os, Anse-au-Griffon, Rivière-aux-Renards...

L'agriculture n'est pas moins en souffrance. Peu d'agriculteurs se cantonnent sur leur ferme. La plupart s'évadent, d'octobre à avril, dans les chantiers. "L'exploitation de la forêt semble être un puissant auxiliaire de l'agriculture gaspésienne, en assurant aux paysans un salaire d'hiver et en offrant

un débouché à ce qu'ils produisent en été. Mais cette aide est plus apparente que réelle. Le travail de bois fait en réalité grand tort à la culture, comme à la pêche; c'est ce qu'indique l'empressement des paysans à se précipiter, dès avant la fin de la saison agricole, vers les chantiers..."<sup>4</sup>

Les chantiers exercent donc une véritable fascination sur les pêcheurs et les agriculteurs. Ces hommes prennent goût à leur nouveau genre de vie, sans souci de responsabilité, et se désaffectifient peu à peu de leur ancien métier, plein d'aléas. Le travail de chantier devient le vrai métier; il les arrache de leur foyer pendant six mois, les *déracine*, les prépare à l'exode final vers les grands centres canadiens ou étatsuniens.

Ce pays longtemps assoupi, brusquement réveillé et développé sur un rythme anarchique, a décrit d'abord une belle courbe progressive; puis une descente verticale: le marasme. Il souffre d'une croissance trop rapide. Son économie est ankylosée, faute d'une meilleure répartition des divers genres de vie. Jusqu'aux avantages d'une surpopulation transformés en cause de détresse. Et l'on s'explique ce phénomène: des villages, autrefois rians et prospères, aujourd'hui presque abandonnés. Ailleurs, comme à Cap-aux-Os, les habitants connaissent la *misère noire*! Il n'y a aucune exagération à parler de "la grande pitié" de la Gaspésie.

<sup>4</sup> R. Blanchard, *ib.*, p. 92.

Une reconstruction, une réadaptation sont donc nécessaires; réadaptation que seule peut opérer *l'éducation professionnelle* des pêcheurs et agriculteurs. Il faut en finir avec cette routine héréditaire, opposée à toute nouveauté. A une époque où le monde se transforme tous les dix ans, on s' imagine difficilement la scène d'une pêche faite, en 1936, avec les méthodes surannées de nos arrière-grands-pères de 1800. Pourtant, c'est un fait quotidien. Pas l'ombre d'un progrès, sauf l'ajoute d'un moteur à la barque; pas de stations biologiques; aucune technique pour utiliser les déchets de poisson. On peut évaluer à plus de 700,000 quintaux la quantité pratiquement inutilisée de déchets de morue, de hareng, etc.<sup>5</sup> Perte énorme. On pourrait fabriquer avec ces déchets des substances utiles, telles les farines alimentaires pour le bétail, les engrais chimiques, les huiles de marsouin, les colles de gélatine qui servent à l'encollage, à la photographie, l'essence de perles, utilisée pour la fabrication des perles artificielles...

L'éducation professionnelle des pêcheurs leur procurera d'autres avantages: une meilleure organisation des coopératives, l'obtention probable de stations biologiques, l'aide certaine du gouvernement, qui offre déjà, pour toute barge neuve, une prime de \$50. à \$60. C'est ainsi que les Gaspésiens

---

<sup>5</sup> École Sociale Populaire, no 182. L'utilisation des Sous-produits de la pêche.

amélioreraient leur sort et cesseraient de manger du saumon "en conserve" de la Colombie canadienne, du bœuf enragé de l'Ouest, de l'anguille de la côte nord du Saint-Laurent! On se croirait aux premiers temps de la colonie, où le problème de l'alimentation offrait de curieuses difficultés. Le P. Le Jeune écrit dans les Relations de 1636: "Nous avons de la molue à notre porte; on vient pescher de France en notre grand fleuve de Gaspé... Et cependant la molue qu'on mange à Kébec vient ordinairement de France". Le trust serait-il éternel?

Quant à l'agriculture, elle peut être la charnière du succès. "Un vigoureux effort coopératif est nécessaire. Sur la Côte Sud, on peut essayer de tirer parti des conditions climatiques qui imposent un retard aux fruits et aux légumes, ce qui permet de les lancer sur le marché au moment où celui-ci commence à manquer de produits frais, en fin de saison".<sup>6</sup> Montréal achète une grande quantité de ces délicieux "pois verts", cultivés à Cap d'Espoir, à Carleton et ailleurs. Cerises, poires, pommes de Bonaventure et de New-Richmond se vendent à bon prix; cependant, les débouchés sont peu nombreux, faute d'organisation.

En définitive, qu'est-ce qui sauvera la Gaspésie? Son Excellence Mgr Ross connaît la solution. "Un chemin de fer intérieur avec terminus à Gaspé, c'est le mot d'ordre que tout Gaspésien doit adopter et

<sup>6</sup> R. Blanchard, id., p. 105.

tenter de faire valoir. Notre avenir est là". C'est la solution, la vraie, aux arêtes fines et coupantes.<sup>7</sup> Car une voie ferrée, d'Amqui à Gaspé, ouvrirait la porte d'un nouveau royaume où l'excédent de la population se déverserait. Du coup, la figure de la Gaspésie serait changée, la saignée de l'émigration arrêtée. Et les jeunes gens, de déserteurs, deviendraient bâtisseurs de pays.

Oliveira Salazar, le libérateur du Portugal, écrivait en 1934: "Une mentalité nouvelle fera renaître le Portugal". Cet homme a su libérer son pays, économiquement asservi à un vulgaire comptoir britannique. Pourquoi l'évêque de Gaspé n'arriverait-il pas au même résultat? Ah! si on n'entraînait pas son action!... Eh bien! malgré les échecs, les "croix", il réussira. Grâce à lui, la mentalité gaspésienne évolue. Ce peuple découragé, incliné au contagieux laisser-aller, au terrible entêtement du je-m'en-foute..., conséquence de l'oppression, se ressaisit, *commence à vouloir*. Il est moins apathique, plus réaliste, plus joyeux. Pendant les veillées du long hiver, la gaieté règne: danses, vio-

---

<sup>7</sup> Le gouvernement provincial vient de prendre une mesure efficace pour développer la Gaspésie et fournir incessamment de l'ouvrage aux colons et aux journaliers du comté. Il s'agit de terminer la construction d'une route entre New-Richmond et Ste-Anne-des-Monts. Un chemin existe déjà entre New-Richmond et la rivière Sainte-Anne, aux environs de la mine "Federal Zinc & Lead". La péninsule, percée du Nord au Sud par une route carrossable, devra l'être ensuite de l'Est à l'Ouest par un chemin de fer.

loneux, histoires, légendes. Les vieux loups de mer se plaisent à raconter ces légendes: la chasse-galerie, le vaisseau-fantôme, le braillard de la Madeleine, la Gou-Gou, ogresse de l'Ile Bonaventure, royaume des goélands. Cependant, cette gaieté gardera toujours une teinte de mélancolie, que le Gaspésien tient par tempérament de la "grande bleue".

Mgr Ross réussira. Il a confiance en l'avenir; il connaît son peuple: peuple profondément religieux, groupé autour des clochers; peuple aux mœurs patriarcales dont la forte natalité est une *caractéristique bien régionale*.

Le jour où ce chef aura trouvé parmi les laïcs de son diocèse — et il compte bien que son Séminaire lui en fournira — des hommes assez instruits, assez désintéressés<sup>8</sup> pour prendre en main, les intérêts de leur petite patrie, il parviendra, Dieu aidant, à hâter l'ère de reconstruction, à briser les chaînes d'or des exploiters, à équilibrer l'économie de la Gaspésie et à redresser la ligne de son destin.

Laurent de COURVILLE

---

<sup>8</sup> A la toute récente session de la nouvelle Législature provinciale, les intérêts gaspésiens ont été brillamment exposés et défendus par le Dr Camille Pouliot, député de Gaspé-Sud. D'intéressants projets de voirie, la réouverture imminente du moulin de Chandler: premiers fruits savoureux d'un désintéressement réalisateur.

## Commencements

---

“Car si je veux sçavoir la langue, il faut de nécessité suivre les Sauvages,” conclut en 1633 le Père Paul le Jeune, supérieur des Jésuites du Canada. Depuis la fondation de Québec, tous les Français qui avaient voulu se former à un rôle d’interprète ou commencer leur œuvre de missionnaire avaient abouti à la même conclusion. Quel autre moyen aurait-on pu prendre en vérité lorsqu’il n’existait aucun dictionnaire ou aucune grammaire ? Il fallait donc s’incorporer pendant un temps plus ou moins long à une tribu indienne, passer une saison ou plusieurs années dans les bois et se mettre à l’école des naturels eux-mêmes.

La plupart de ces aventuriers et de ces religieux ne nous ont laissé aucun souvenir de leurs expériences ; d’autres, comme Sagard, ont écrit assez longuement sur le sujet. Mais nul ne fournit de document plus complet et plus circonstancié sur les Montagnais du Canada que le père Paul le Jeune ; il laisse un journal de ses expériences écrit pour ainsi dire au jour le jour. Et il n’y a qu’à le parcourir pour connaître, non seulement les mœurs de cette peuplade, mais encore les souffrances que

les blancs devaient endurer pour apprendre les idiomes indiens.

Après le départ des navires pour la France, le 18 octobre 1633, le père Le Jeune s'accointe donc avec un chef montagnais. Dès le début, il pose les conditions de son voyage: il accepte la présence dans la tribu de l'Indien, nommé l'Apostat, mais non celle du Sorcier; le premier lui donnera des leçons de langue. Puis la bande passera l'hiver sur la rive nord du St-Laurent. Comme il fallait s'y attendre, aucune condition n'est remplie par la suite: l'Apostat n'enseignera rien qui vaille au missionnaire, le Sorcier, toujours présent, entravera tous ses travaux d'évangélisation et la tribu hivernera sur la rive sud.

Avant de partir, le missionnaire acquitte le prix de son passage: une barrique de galettes, un sac de farine, des épis de bled d'inde, des pruneaux et des "naveaux". Monsieur de Champlain veut donner à ces sauvages une haute idée du personnage qui les suit, et il leur recommande expressément lui-même de veiller sur leur hôte.

Et alors, vogue la galère. Entassés dans une chaloupe et dans un canot, les nomades enfoncent leurs pagaies dans les eaux du fleuve. La première nuit, ils couchent à l'île des Sauvages, plus bas que l'île d'Orléans. Et l'Apostat soulève immédiatement le plus beau des chahuts: il s'empare d'un barillet de vin que le missionnaire a emporté

pour distribuer lui-même à ses compagnons en cas de nécessité; il s'enivre, tombe dans l'eau d'où on le retire avec peine; dans sa fureur, il brise et renverse le wigwam en construction, envoie promener crémaillère et chaudron. Irrité, son frère l'arrose copieusement d'eau presque bouillante mais sans réussir à le calmer complètement. Découragé de ces batailles qui ne finissent point, le missionnaire désireux de tranquillité s'en va se coucher dans les bois en son "premier gîte à l'enseigne de la Lune", c'est-à-dire sans abri sur la tête et à même la terre froide d'automne. Le lendemain, afin d'éviter la répétition de scènes semblables, il tente de vider dans l'eau le reste du vin, mais les sauvages le supplient avec tant d'ardeur qu'il ne peut mettre son dessein à exécution.

Pagayant avec rapidité, les Indiens naviguent toute la journée et ils abordent en pleine nuit dans une seconde île où ils se couchent à la hâte "abriez des arbres et du ciel". Ils font halte ensuite dans l'île aux "Oyes Blanches", puis à l'île "Malheureuse", où les nomades doivent demeurer pendant une huitaine par suite du vent et des tempêtes qui manquent briser les deux embarcations. Le 30 octobre, douze jours après le départ, ils viennent se jeter sur un grand rocher affreux; l'existence devient plus dure car la neige "commence depuis trois jours à couvrir la terre d'un habit blanc". Et le 1er novembre, le Sorcier rentre dans

la compagnie de la petite troupe. Malgré la diminution alarmante des vivres, on festoie "comme si les animaux qu'ils devaient chasser eussent esté rengez dans une estable"; c'est dire qu'on ne ménage rien, qu'on jette tout dans la marmite, et que l'on s'empiffre avec énergie et continuité. Du même peuple, Champlain a déjà dit que lorsqu'ils ont des vivres, "ils ne mettent rien en réserve, et en font chère continuelle jour et nuit, puis après ils meurent de faim".

Au cours du banquet, le missionnaire, pour se rendre aux demandes pressantes et amusées de ses compagnons, commence une harangue en la langue montagnaise qu'il sait déjà un peu: "Je me mis à discourir, dit-il, et eux à s'éclatter de rire: eux bien aises de gausser, et moy bien joyeux d'apprendre à parler".

Enfin, le 12 novembre, après les festins et les palabres, la tribu aborde la rive sud presque sans provision et se jette dans la forêt. "Les sauvages, dit le missionnaire, passent l'hyver dedans ces bois, courans ça et là, pour y chercher leur vie... Nous avons fait dans ces grands bois, depuis le 12 novembre de l'an 1633 que nous y entrasmes jusques au 22 d'avril de ceste année 1634 que nous retournasmes aux rives du grand fleuve de Saint-Laurens, vingt-trois stations, tantost dans des vallées fort profondes, puis sur des montagnes

fort relevées, quelques fois en plat pays, et toujours dans la neige”.

Au début, les naturels passent trois jours sur la rive d'un torrent; et le père Le Jeune observe attentivement la construction du wigwam ou tente d'hiver, car il veut en rendre compte aux lecteurs des Relations. “Les femmes, dit-il, armées de haches s'en allaient ça et là dans ces grandes forests couper du bois pour la charpente de l'hostellerie”. Armés d'une pelle ou d'une raquette, les hommes pratiquent dans le même temps une excavation dans la neige; sur les remblais, ils plantent ensuite les perches qui se rejoignent au sommet; et sur cette charpente, ils déroulent les écorces. “Ne vous figurez pas, dit le père, que ces escorces soient jointes comme un papier collé sur un chassis, elles ressemblent souvent à l'herbe mille pertuis”, et laissent voir étoiles et lune. On aura une idée complète de ces habitations en ajoutant ici quelques phrases de Sagard: “Les escorces de bouleau avec quoy, dit-il, ils cabanent sont environ de 8 à 9 pieds de longueur, et environ trois pieds de largeur, qu'ils portent roulées comme une peau de parchemin, ayant aux deux bouts à chacun une baguette platte cousue qui les tiennent en estat et les empeschent de faire de faux plis”.

Durant les deux ou trois premiers mois, la tribu ne demeure jamais longtemps au même endroit. Tout d'abord, elle a épuisé ses provisions: “Nous

nous vismes en peu de temps sans pain, sans farine, et sans anguilles, et sans aucun moyen d'estre secourus". Alors, elle doit vivre uniquement du gibier qu'elle peut abattre dans un rayon de trois ou quatre lieues à la ronde autour du campement. Mais le gibier est rare: on ne trouve que des castors et des porcs-épics, quelques lièvres, lorsque l'on réussit à trouver quelque chose. Et encore en très petit nombre. En conséquence, tous les trois ou quatre jours, à la veille de chaque déménagement, revient comme un refrain dans le journal du père Le Jeune, la phrase suivante: "Ne se trouvant plus de castors, ny de Porcs-épics en nostre quartier, nous tirasmes pays".

Le 20 du mois, tous sont "déjà réduits à une telle extrémité que je faisais un bon repas d'une peau d'anguille boucannée", dit le missionnaire. Et plus loin, il ajoutera: "La famine a esté longtemps nostre hostesse", car les animaux sauvages tués étaient "en si petit nombre... que cela servait plustost pour ne point mourir que pour vivre".

Époque critique pour les Montagnais que celle qui va de la pêche à l'anguille, l'automne, à la chasse à l'élan, vers la mi-janvier, quand les neiges s'entassent, épaisses, sur tout le pays. Durant cette période, ils trouvent difficilement leur subsistance, ils meurent littéralement de faim. Sagard, Champlain, les Jésuites les voient revenir chaque année, "si maigres et défaits, qu'ils semblaient des ana-

tomies, la plupart ne se pouvans soustenir". Humbles, affamés, ils rôdent autour de l'habitation; ils s'emparent des charognes, des carcasses et des détritrus; ils mangent les nourritures les plus nauséabondes et les plus immondes pour prolonger leur existence. "Tous ces peuples pâtissent tant, que quelquefois ils sont contraints de vivre de certains coquillages, et manger leurs chiens, et peaux, dequoy ils se couvrent contre le froid". Parmi tous les Indiens de l'Amérique du Nord on n'en trouve peu à cette époque dont les conditions économiques et les facultés mentales assurent plus vite l'extinction graduelle.

Le 28 novembre, ils changent l'emplacement du camp pour la troisième fois. Une femme malade que l'on transportait depuis le début disparaît soudainement à cette étape; le missionnaire va aux nouvelles: il s'était intéressé à elle, lui avait offert quelques consolations et quelques soins, avait tenté de l'instruire. On ne lui donne que des réponses équivoques. Tuée? Morte de mort naturelle? Il ne saurait affirmer avec exactitude. Aussi, comment transporter des malades au cours de tels déménagements?

Après la criée du chef, les femmes secouent, le matin, les écorces des wigwams pour en faire tomber la neige et la glace; elles les enroulent ensuite avec soin. On entasse le plus de bagage possible sur les trains très longues et très étroites; on ajuste le

reste sur son dos. Hommes, femmes, enfants sont chargés comme des mulets. Puis on se met en marche. Comme on ne chasse point ce jour-là, on n'a absolument rien à se mettre sous la dent: "c'était pour nous un jour de jeusne aussi bien qu'un jour de travail". Pour se rendre compte de la nature de cette marche, il n'y a qu'à se représenter la forêt canadienne, en hiver; arbres pressés, broussailles épaisses, troncs renversés, aspérités naturelles du terrain, inégalité du sol, cailloux et pierres de toutes les dimensions. "De vous dépeindre la difficulté des chemins, dit le père Le Jeune, je n'ay ni plume, ny pinceau qui le puisse faire. Il faut avoir veu cet object pour le cognoistre et avoir gousté de cette viande pour en sçavoir le goust, nous ne faisons que monter et descendre". S'il neige avec abondance, s'il règne un grand froid, souffrances et fatigues deviennent bientôt intolérables; par temps de dégel, on s'enfonce, les raquettes se chargent de neige et alourdissent les pieds: alors, "nous ne faisons pas de longues traites" dit le missionnaire.

L'existence dans le campement ne comporte point de consolation. Bien vite, les avenues qui mènent aux wigwams sont parsemées d'immondices sans nom; et les branches de sapin étendues à l'intérieur pour recouvrir le sol et la neige, ressemblent à une litière à pourceaux.

Puis la fumée, cette fumée qui a failli rendre aveu-

gle le père Dolbeau, assaille les habitants: "La fumée, dit le père Le Jeune, je vous confesse que c'est un martyr, elle me tuait... il fallait mettre la bouche contre terre pour pouvoir respirer... les yeux me cuisaient comme feu..., ils me pleuraient ou distillaient comme un alambic... nous saisissait à la gorge, aux naseaux et aux yeux". Pas d'autre recours que de sortir dehors au froid, et de rentrer quand on est transi.

Dans ces abris trop étroits, quelle posture prendre? "Il faut estre toujours couché ou assis sur la platte terre", dit le père Le Jeune; il faut s'adosser à la neige; et même alors, le feu se trouve trop rapproché; pour peu que les flammes s'élèvent, la situation devient vite intolérable. Ce foyer "me rotissait parfois et me grillait de tous costez"; et si l'ardeur s'en éteint, le froid tombe sur les épaules, glacial et soudain. D'autre part, dans ces asiles encombrés, les nombreux chiens rapaces, toujours en mouvement, se promènent sans cesse; pour peu que la famine sévisse, ils dépensent leur nuit dans une quête sans fin parmi les dormeurs.

Quand à la nourriture, elle est infecte; un estomac solide seul peut s'y habituer. "Ils ne salent ny leurs bouillons, ny leurs viandes, dit le père, et... la saleté mesme fait leur cuisine. Je ne pouvais manger leur salmigondies, je me contentais d'un peu de galette et d'un peu d'anguille boucannée". En un autre passage, le missionnaire trace le

tableau suivant, plus complet: "L'advenue de leurs cabannes, dit-il, est une grange à pourceaux. Jamais ils ne balient leur maison. Pour leur manger, il est tant soit peu plus net que la mangeaille que l'on donne aux animaux, et non pas encore toujours... Je les ay veu cent fois patrouiller dans la chaudière où estait nostre boisson commune, y laver leurs mains, y boire à pleine teste comme les bestes, rejeter leurs restes là-dedans... y fourrer des bastons demy brulés, et pleins de cendre, y plonger leur vaisselle d'escorce pleine de graisse, de poils d'originaux, de cheveux, y puiser de l'eau avec des chaudrons noirs comme la cheminée; et après tout cela, nous beuvrons tous de ce brouet, noir comme de l'ambroisie... Ils rejettent là-dedans les os qu'ils ont rongés". Champlain et Sagard peuvent ajouter de nombreux détails savoureux sur ce chapitre. Tous les deux parlent de quartiers de viande posés par terre, solidement maintenus avec les pieds pour les couper ou les hacher plus facilement, de charognes jetées dans les chaudières et qui empestent l'air à des centaines de pieds à la ronde.

Pour un homme blanc, cette existence renferme de dures privations; en un mot, "une âme bien altérée de la soif du Fils de Dieu, je veux dire des souffrances, trouverait icy dequoy se ressassier"; elle supporte tout sans se laisser rebuter par rien, "ny le froid, ny le chaud, ny l'incommodité des

chiens, ny coucher à l'air, ny dormir sur un lit de terre, ny la posture qu'il faut toujours tenir dans leurs cabanes, se ramassans en peloton, ou se couchans, ou s'asseans sans siège, et sans mattelas, ny la faim, ny la soif, ny la pauvreté et saleté de leur boucan..."

Malgré tous les inconvénients, la tribu continue de s'enfoncer dans la forêt: le trois, le six, le vingt décembre marquent autant d'étapes. Au cours de celle du six, le père Le Jeune perd le sentier, et il s'écarte. "Je crie, dit-il, j'appelle, danc ces grands bois, personne ne répond, tout est dans un profond silence, les arbres mesmes ne faisaient aucun bruit". Bientôt le désespoir l'envahit, mais "la dernière chose que l'homme quitte, c'est l'espérance, je la tenais toujours par un petit bout". Enfin, après une journée de marche à l'aventure par une température glaciale, il se retrouve le soir, heureux de réintégrer même un misérable gîte.

Le 20 décembre, il faut "décabanner durant la pluye et desloger à petit bruit sans desjeuner". Pour vingt personnes, les chasseurs ne rapportent qu'un porc-épic et un lièvre. Bientôt le père doit manger de petits bouts d'arbre, des rognures de peau, des raclures d'écorce. De désespoir, il compose des oraisons en langue montagnaise qu'il demande à toute la tribu de réciter; les Indiens promettent de se renseigner fidèlement sur le catholicisme s'ils tuent du gibier. Car la situation est si

désespérée que l'on appréhende une débandade comme il s'en produit parfois en temps de famine: les sauvages alors "jouent pour ainsi dire à saut qui peut, ils jettent leurs écorces et leur bagage, ils abandonnent les uns les autres, c'est à qui trouvera de quoy vivre pour soy". Partout, c'est la même disette: les autres bandes des alentours souffrent également de la faim.

Enfin, les chasseurs tuent un orignal et l'on pose le campement tout à côté; mais cette aubaine ne dure guère. Le 4 janvier, un Iroquois condamné au supplice, puis gracié autrefois, ne revient pas le soir: nul doute, il a succombé à la faiblesse et à la faim.

Ainsi vont les Indiens se traînant d'une maigre pitance à l'autre. Et le 29 janvier, ils commencent leur retraite: "Voilà le terme de nostre pèlerinage, dit le père, nous commencerons d'oresnavant à tourner bride et à tirer vers l'Isle où nous avons laissé nostre Chaloupe". Maintenant, enfin, les neiges sont profondes et les chasseurs peuvent s'attaquer à l'orignal avec quelque chance de le tuer: la famine a pris fin. Car cette chair abondante, on la transformera en "boucan dur comme du bois et sale comme les rues".

Sous la plume du père Le Jeune, le procédé que les Indiens emploient ne manque pas de pittoresque: "Ils vous jetteront par terre tout un costé d'Orignac, ils le battent avec des pierres; ils mar-

chent dessus, le foulent avec leurs pieds tout sales, les poils d'hommes et de bestes, les plumes d'oiseaux... la terre et la cendre: tout cela s'incorpore avec la viande, qu'ils font quasi durcir comme du bois à la fumée". Mais enfin, c'est de la nourriture; on dort en paix et surtout l'on pétune. "L'affection qu'ils portent à ceste herbe, dit le missionnaire, est au delà de toute créance, ils s'endorment le cabanet en la bouche, ils se lèvent parfois la nuit pour pétuner, ils s'arrestent souvent en chemin pour le mesme sujet, c'est la première action qu'ils font rentrant dans leurs cabanes".

Le père Le Jeune ne peut digérer le boucan. "Passant de la famine dans la bonne nourriture, dit-il, je me portay bien; mais passant de la chair fraische au boucan, je tombay malade, et ne recouvray point entièrement la santé que trois semaines après mon retour en nostre petite maisonnette". A partir de ce moment, il se traîne d'un gîte à l'autre plus qu'il ne marche, et il croit souvent qu'il n'atteindra pas le fleuve.

Le 1er avril, la tribu quitte un lac: et dès lors, dit le missionnaire, "nous tirasmes à grande erre vers nostre rendez-vous". Celui-ci est encore éloigné, on se hâte, le missionnaire est à bout; mais "la nature, dit-il, a plus de force qu'elle ne s'en fait accroire, je l'expérimentay en ceste journée en laquelle j'estais si faible que m'asseant... sur la

neige pour me reposer, tous les membres me tremblaient non pas de froid, mais par une débilité..."

Le 4 avril, les Indiens atteignent enfin le fleuve, et le 5, leur chef prend une mesure d'urgence: transporter son hôte à Québec le plus tôt possible; alors il s'embarque avec le père Le Jeune et l'Apostat dans le petit canot d'écorce abandonné là l'autonne précédent.

A ce moment commence une autre odyssee aussi dramatique que la première. Au départ, les voyageurs doivent se frayer une route à travers une glace toute mince: l'écorce du canot se coupe, il faut diriger l'embarcation vers le rivage et en même temps la vider à pleins sceaux. Puis vent et marée accumulent sur la route des champs de banquises: à plus d'une reprise, les trois hommes doivent sauter d'un glaçon sur l'autre, traîner l'embarcation sur de longues distances, la lancer à l'eau plus loin, se faufiler par les ouvertures, risquer à toute minute de voir le frêle canot écrasé. Et la nuit, on couche ici et là, au hasard, sur la terre humide et glaciale d'une île, sans abri d'aucune sorte. Pour un malade, le régime ne manque pas de dureté.

Enfin, un matin, après de nombreuses mésaventures, "le soleil paraît beau, l'air serein, les vents s'apaisent, les vagues cessent, la mer se calme". Vite, le missionnaire se met à la recherche de ses compagnons qui l'ont abandonné pour la chasse;

mais de leur côté, ceux-ci ont noté le changement de température: "je vy mes gens courir comme des cerfs sur l'orée du bois, tirans vers moy". Les voyageurs sautent dans le canot, ils hissent la voile, ils avironnent de toute leur force: "nostre petit vaisseau d'escorce fendant les ondes d'une vitesse incomparable", ils atteignent la pointe de l'île d'Orléans vers les dix heures du soir. Ils n'ont point mangé de tout le jour. Maintenant la marée s'écoule, et ils attendent près d'un bon feu le moment propice pour franchir les deux autres lieues. Et, "sur le minuit, le flot retournant, nous nous embarquasmes, la lune nous éclairant, le vent et la marée nous faisaient voler".

Les Indiens dirigent le canot vers l'embouchure de la rivière St-Charles afin d'y entrer et de déposer le missionnaire à la porte même de sa Résidence. Mais la débâcle n'a pas encore eu lieu; bien plus, "nous voulusmes approcher du rivage, mais le vent y avait rangé un grand banc de glaces, qui se choquaient les uns les autres, nous menaçaient de mort si nous les abordions". Alors le canot doit tourner court, refouler courant et marée, vagues et vent; la tempête souffle du nord-est. A l'avant du frêle esquif, debout, le chef cherche passage, repousse les glaçons. On double le Sault-au-Matelot, mais non sans risquer sa vie, on longe le rivage, on se rend jusque vis-à-vis du fort, cherchant "un petit jour ou une petite éclaircie" afin

d'aborder. Enfin on en trouve un "où les glaces ne branlaient point pour estre à l'abry du vent". Le chef saute sur la banquise, de même que l'Apostat. Le missionnaire hésite: "les glaces estaient si hautes et si épaisses sur le rivage qu'à peine y pouvais-je atteindre avec les mains"; mais enfin il se cramponne au pied du chef, il saisit de l'autre main une pointe de glace et il grimpe en sûreté à son tour. Les deux Indiens soulèvent le canot, le hissent et l'on se congratule: "Mon grand amy, nous avons pensé mourir".

L'aventure tire à sa fin. "Estant échappés à tant de périls, dit le missionnaire, nous traversames notre rivière sur la glace, qui n'estait pas encore partie; et sur les trois heures après minuict, le dimanche de Pasques fleurie, 9 d'Avril, je r'entray dans nostre petite maisonnette, Dieu sçait avec quelle joye de part et d'autre, je trouvay la maison remplie de paix et de bénédiction, tout le monde en bonne santé... Monsieur le Gouverneur sçachant mon retour, m'envoya deux des principaux de nos Français pour sçavoir de ma santé... l'un des chefs de l'ancienne famille du pays accourut aussi pour se réjouir de mon retour".

Après ce récit, le bon père n'a pas besoin d'insister sur "les grands travaux qu'il faut souffrir en la suite des Sauvages". Mais en même temps il supplie les futurs missionnaires "de ne point pren-

dre l'espouvente", car lorsque l'on aura bien réduit les langues indiennes en dictionnaires et grammaires, ces courses deviendront inutiles.

D'ailleurs, le père Le Jeune aurait pu intituler ce chapitre des Relations: "Peines et misères perdues", car durant cet hiver à jamais mémorable pour lui, l'Apostat qui devait être son principal professeur refusa presque absolument de lui donner aucune leçon; et le Sorcier, dont il avait redouté la présence, occupa une bonne partie de son temps à couvrir de brocards le missionnaire qui ne pouvait se défendre facilement, puisqu'il ne commençait qu'à balbutier le montagnais.

Léo-Paul DESROSIERS

---

«En notre province, le prochain assaut dirigé contre nos institutions de prêtres, de sœurs ou de frères enseignants le sera au nom d'une déficience nationale vraie ou prétendue dans l'enseignement...»

Au terme de cette démonstration, il semble manifeste que Dieu nous impose à nous, prêtres canadiens-français, un grave devoir en matière de patriotisme: celui de l'éducation nationale. Et ce devoir n'intéresse pas seulement le clergé de nos collèges et de nos universités. Il incombe également au clergé paroissial de le remplir. Car ce clergé a lui aussi des responsabilités en matière d'éducation nationale. Responsabilité de l'exemple d'abord. Surtout responsabilité découlant du contrôle quasi absolu qu'il exerce en pratique sur la formation et l'enseignement de nos maitresses et de nos maitres laïques. Il importe de veiller par des études personnelles, par l'intérêt porté aux institutions d'enseignement placées sous notre juridiction à ce que la confiance populaire ne se résolve jamais chez nous en une déception amère et dangereuse...»

Abbé P. E. GOSSELIN

(l'enseignement secondaire: nov. 36)

# Allocution au banquet du 'Travailleur' à Worcester

(suite)

Au lendemain du dévoilement du monument élevé à Vimy aux soldats canadiens morts durant la Grande Guerre et "avant même que Sa Majesté le roi Édouard VIII ait quitté la France, disait-il, avouons rondement, écrivait ce génial ouvrier des lettres françaises, avouons rondement que le Canada est un des hauts lieux du nationalisme français. Ce pays trois fois fidèle à sa langue, à son sang, à sa foi, est bien ce que l'on peut voir de plus digne du visage et de l'esprit humains, dans l'Amérique natale. Je le crois appelé aux initiatives majeures de l'ordre intellectuel et moral".

Ce témoignage si hautement qualifié, volontairement rendu sous les yeux mêmes du Roi d'Angleterre, Empereur des Indes et conscience vivante du British Commonwealth; écrit au pays où dorment nos plus lointains aïeux, dans la ville où brille du plus vif éclat la pointe suprême de la civilisation occidentale, ce témoignage qui s'adresse surtout aux Canadiens français à cause des circonstances à la suite desquelles il fut rédigé comme de l'amitié franco-britannique qu'il importe de consolider, ce témoignage vous englobe, Franco-Américains de la façon la plus directe et la plus précise par les termes mêmes qui en forment l'ossature.

"Le noble monument, dit-il, ne peut manquer de

ramener le souvenir français vers le magnifique rameau qui, par delà la mer océane, (cela vous touche) ne cesse de produire ses feuilles et ses fruits”.

“Ce pays, dit-il encore plus loin, trois fois fidèle à sa langue, à son sang, à sa foi (cela c'est le pays de vos pères), ce pays est bien ce que l'on peut voir de plus digne du visage et de l'esprit humains dans l'Amérique natale,” et ces deux mots achèvent de vous encercler parce que vous faites partie du “magnifique rameau qui par delà la mer océane ne cesse de produire ses feuilles et ses fruits”, dans cette “Amérique natale” qui nous est commune.

Nous assistons à l'heure actuelle à un bouleversement mondial sans précédent dans l'histoire. Si la réflexion et l'expérience peuvent nous apprendre quelque chose, faisons comme le soldat des armées de Napoléon, qui ne savait pas où le menaient les événements mais qui sentait que l'épopée à laquelle il travaillait serait éternelle. Nous ne savons pas non plus ce que nous réserve un avenir aux possibilités infinies, mais quand des observateurs aussi aigus qu'un Maurras nous croient appelés aux initiatives majeures de l'ordre intellectuel et moral, ayons au moins le courage, par-dessus les frontières et malgré nos misères, d'accepter le rendez-vous et de nous mettre en marche vers la réalisation de cet objectif ennoblissant et bien fait pour nous électriser.

Nous n'y parviendrons pas demain matin, c'est

entendu, mais au-dessus de la diversité de nos destins de groupes et par delà la précarité de notre destinée individuelle, sachons réaliser l'union sacrée dans ce qui nous dépasse tous, notre âme française, qui nous enveloppe, nous soutient et nous guide depuis trois cents ans et au delà. Nous avons vécu, survécu, lutté, bataillé, perdu quelquefois, gagné le plus souvent et nous sommes sur la route des triomphes décisifs. Nous avons eu foi dans les idées de patrie, de tradition nationale, de coutumes ancestrales, de moralité publique et privée, d'intelligence, de compétence, de famille et de religion.

D'autres ont cru en l'argent, uniquement en l'argent, libre à eux, mais sur les ruines d'un monde en convulsion, regardant avec un sentiment légitime d'orgueil et de fierté la feuille d'érable qui s'agrippe à la Croix pour se hausser vers la fleur de lys, nous entendons, nous comprenons, nous répondrons à la tâche magnifique que nous assigne Maurras parce que nous avons appris, au cours d'une longue suite de siècles de réalisme et d'héroïsme, à nous appuyer sur des forces que ni l'or, ni l'argent ne peuvent acheter mais qui jaillissent du fond même de notre civilisation latine.

Rappelons-nous et vous surtout ne perdez jamais de vue que "la tradition rassemblant les forces du sol et du sang, on la conserve même en quittant son pays comme une éternelle tentation d'y faire retour". Politiquement, il ne peut être question, du

moins pour le présent, d'un pareil soudement, mais du point de vue psychologique, pour que vous gardiez intacts vos trésors de vitalité, pour que vos facultés de renouvellement se perpétuent, pour que vous vous aidiez en nous aidant, multipliez les prises de contact avec la province de Québec, terre ancestrale.

Ne résistez pas à la tentation dont je viens de parler.

Nous n'avons rien à vous offrir que vous ne possédiez déjà, mais ensemble, en nous visitant, en nous comprenant, en nous épaulant, perdus au milieu de tant de races diverses et si différentes de notre être intime, d'individus à individus, de familles à familles, de groupes à groupes, nous saurons continuer dans cette œuvre d'émulation qui nous a portés jusqu'ici à un tel point, disons-le donc avec orgueil, qu'un des plus grands penseurs de l'Europe moderne n'hésite pas à nous accabler dans l'avenir d'un rôle que nous atteindrons parce que précisément il nous dépasse.

C'est du rêve, pis encore, c'est de la folie! C'est sans précédent dans le monde, diront les gens raisonnables.

Vous croyez? Eh bien, appliquant sa parole aux peuples qui sont sortis de la Nouvelle-France, je vous répondrai par la bouche d'Edith Wharton, fille de la race la plus pratique, la plus terre à terre et la plus "matter of fact" qui soit sur le globe:

“Ce qui est sans précédent, écrit cette Anglaise, n'a jamais fait peur à la France”.

Et puisque je viens d'invoquer un témoignage qui n'a rien de suspect parce qu'il est anglais, appelons à la barre un autre témoin, Allemand, celui-là, Frederich Sieburg: “On peut devenir Français comme on se fait baptiser. On entre dans la nation française comme dans une communauté religieuse, constituée non par le sang mais par l'esprit”.

Nous formons, nous, Français d'Amérique, dans cette communauté, un chapitre spécial et nous y avons notre place dans les stalles du chœur de l'immense cathédrale gothique qui l'abrite. Allez et dites partout, Sieburg, que nous sommes résolus à n'être jamais des défroqués et que, si c'est l'esprit plus que le sang qui en forme l'unité, la force et la grandeur, nos trois cents ans de vie spirituelle nous ordonnent de le développer en l'affinant et que nous n'y manquerons pas, parce que nous sommes déjà baptisés... depuis Clovis.

Louis DURAND

---

“Folle jeunesse!” diront les sceptiques que nous connaissons bien, ceux à qui on doit tant d'espoirs et de rêves étouffés. Soit. Mais quand nous serons les plus forts, il faudra bien qu'on vive notre folie. Nous en avons assez de ces vies de fantoches qui sont nôtres, nous en avons assez de nous voir sans cesse refuser les nourritures spirituelles que nous demandons. Aussi, est-ce avec joie que nous tenterons l'aventure de refaire le monde selon notre idéal. Que vienne le chef et nous irons à ce combat préparé par nous en vue d'une vie faite pour nous.”

(Quartier Latin, 11 déc.)

Jean VALLERAND

## Littérature enfantine

---

Mme Lucie Félix-Faure Goyau, cette âme de lumière, écrivait: "Dans les souvenirs d'enfance il existe un arbre de fées, une douce et fantastique vision des choses, que les années décolorent, effacent peu à peu". Cet arbre de fées magique, on peut affirmer que Mlle Marie-Claire Daveluy en a connu l'épanouissement sur sa vie et que contrairement à l'expérience ordinaire des humains, elle en a conservé le merveilleux souvenir. Au milieu des travaux austères de son importante carrière historique, malgré la critique positive et tâtilonne, la poussière vénérable des documents et des voûtes, elle a préservé son imagination de toute ternissure technique et ne croit pas compromettre son érudition à fréquenter Polichinelle, Don Quichotte et la fée Rageuse. Après nous avoir conduits *Sur les ailes de l'oiseau bleu*, à travers les royaumes enchantés de Mme d'Aulnoy, de Mme de Ségur, du bon chanoine Schmid et de Shéhérazade, elle nous ramène aux endroits du Québec où la tradition et la superstition installent la féerie.<sup>1</sup>

Dans ce monde immatériel sévissent, comme dans le nôtre d'ailleurs, les haines, les chicanes, les

---

<sup>1</sup> Marie-Claire Daveluy: *Une révolte au pays des fées*, éditions Albert Lévesque, Montréal, 166 pages, \$0.90.

envies et les vengeances. Les fées sont en révolte, apparemment inspirées par une malignité native (je suppose que les fées naissent comme nous, mais j'avoue n'en rien savoir de positif). Elles en veulent à la belle Aude, à Jean de Clairevaillance, à Cloclo et à Louison. Au lac Saint-Jean où règne la sorcière du domaine d'Haberville, elles tiennent une assemblée plénière de mécréants, de damnés et de loups-garous. Le vacarme est infernal et nos réunions politiques les plus tapageuses n'en suggèrent qu'une lointaine idée. On décide tout de même de mal faire. Un plan de rapt et de torture s'élabore où la fée Envie exprime des intentions plus que sauvages et prodigue des conseils plus que machiavéliques.

Il faut assister au développer de cette affabulation surnaturelle. Mlle Daveluy s'adresse réellement aux petits; son langage s'adapte à leur intelligence et ses images vont rejoindre en eux les impressions sensorielles dont ils vivent presque exclusivement. Sa phrase a le vilain défaut de devenir parfois oratoire et ses dialogues manquent d'aisance et de simplicité. Notons l'heureuse inspiration d'avoir situé en Canada le théâtre de sa *révolte*. C'est en peuplant notre terre de merveilleux, d'extraordinaire, de magie qu'on éveillera chez l'enfant les sentiments d'un régionalisme qui dépassera les pagées de clôture. Les significations justes tombent toujours d'en haut. Un conte de

fée oriente plus vers la formation complète que cette littérature dite "nationale" qui, après nous avoir soulés de mots, nous plonge dans une hébété chronique. Mlle Daveluy poursuit une œuvre d'éducation vraie par ses contes enfantins et beaucoup de nos jeunes vieillards devraient lire cette littérature fantastique afin de vivre une enfance qu'ils semblent avoir escamotée.

Maxine<sup>1</sup> nous transporte dans un monde plus proche, bien qu'on y sente quand même des courants d'air de fantaisie. Nous sommes dans la compromettante rue Sanguinet, au besogneux marché Bonsecours, sur la plage ensoleillée de Miami et à la campagne heureuse de Charmelles. L'arrêt à la cour juvénile n'est qu'un point de correspondance rapide. Avec ce style facile et de belle allure qui fleurit dans ses nombreux ouvrages, Maxine narre l'aventure providentielle de Ripaul qui, boiteux et pauvre, s'élève à la perfection physique et intellectuelle. Les épisodes de ce roman s'agentent comme les pièces prévues d'un rouage peu compliqué. En temps opportun, le "vilain" machine son coup qui rate, grâce au courage du brave petit et le "sauveur", représenté en l'occurrence par le Dr Pierre Lecomte et le juge Pasteur, se charge de garantir l'avenir. On peut sourire du

---

<sup>1</sup> Maxine: *Le vendeur de paniers*, éditions Albert Lévesque, Montréal, 105 pages, \$0.40.

truc, mais n'oublions pas que ce livre est destiné à l'enfance et qu'il remplit sa mission, dès qu'il l'intéresse et la comble de bonnes pensées. Il est sûr que Mrs. Dillingham et ses gangsters évoqueront le souvenir du trop fameux Dillinger; mais la victoire finale des tenants de la justice et de la charité restera dans son souvenir comme un correctif bienfaisant.

Maxine anime ses personnages d'une vie réelle. Ils agissent, réserve faite sur la mission de sauvetage dont les investit la fiction, comme les multiples êtres qu'on rencontre sur le tram ou dans les magasins. Ils causent comme du monde qu'on a entendu. Le dithyrambe de Ripaul sur les avantages et les honneurs de l'agriculture est exceptionnel et fracasse un peu cette belle réalité. Il rappelle vaguement le déplaisant monologue de Maria Chapdelaine qui trahit le réalisme véridique de cette glorieuse histoire. Mais ce qui semble péché grave chez un artiste comme Louis Hémon, devient faute vénielle chez Maxine qui moralise avant tout. *Le vendeur de paniers* est un exemple et une leçon. Les jeunes l'aimeront pour les couleurs roses et les paroles ardentes dont il parera leur imagination.

Harry Bernard,<sup>1</sup> lui aussi, travaille au dévelop-

---

<sup>1</sup> Harry Bernard: *A B C du petit naturaliste canadien; Le petit Pêcheur, Le petit Chasseur, Le petit Oiseleur, Le petit Entomologiste, Le petit Fermier*, éditions Albert Lévesque, Montréal, 64 pages chaque album, \$0.25 l'unité.

pement intellectuel de l'âme enfantine. Mais au lieu de lui fournir les produits capricieux de la "folle du logis", il lui apporte en albums élégants une science du monde externe. Il veut l'initier aux mystères de la faune et de la flore. Son programme corrobore les conclusions de Prosper Rivard, probablement un rejeton de l'immortel Jean: "C'est que nous connaissons bien imparfaitement les êtres qui vivent avec nous, autour de nous, et dont, en somme, nous vivons... C'est que j'aurais sûrement goûté une leçon de ce genre, lorsque j'étais petit garçon. Cela m'aurait ouvert les yeux sur nombre de choses que je fus longtemps à ignorer... C'est que ces leçons nouveau genre sont de nature à pousser les enfants vers une étude plus sérieuse des sujets effleurés".

C'est peut-être à cause de cette méconnaissance du milieu que nos œuvres littéraires sont d'une pâleur à désespérer les habitants de la lune. N'est-il pas phénoménal que nos romanciers, j'excepte Grignon, Bugnet et Desrosiers, aient failli en décrivant des paysages ou des bêtes imaginaires? Par bonheur, cette période d'abstraction et de croissance en cabinet clos s'annonce révolue. Le création des cercles des Jeunes Naturalistes oriente nos cadets vers des connaissances qui nous venaient à nous d'un manuel français, squelettique et inexact, et par le canal d'un professeur qui aurait pu aussi bien prendre une mouffette pour une bouteille de

parfum Coty. Ces contacts nouveaux et assidus avec les règnes naturels extrairont l'esprit de la masse confuse des impressions qui l'assaillent; par la précision de leurs images, ils favoriseront un classement nécessaire des expériences psychiques et c'est ainsi que nous finirons par avoir des cerveaux lucides, forts et documentés.

M. Bernard ne ménage rien pour atteindre ce résultat d'une saine pédagogie. Il a distribué son enseignement dans un cadre souple. Le dialogue qu'il mène entre deux jeunes et un savant professeur — qui par extraordinaire est aussi une fin psychologue — confine au procédé; mais c'est du procédé habile pour retenir l'attention de ses petits lecteurs. La présentation de ses brochures est magnifique. Couverture en couleurs, typographie aérée où s'intercalent des dessins presque photographiques de LeMay, un glossaire qui explique les mots importants, rares ou techniques, comme *abajoue*, *Alexandre* et *carcasse*. On pourrait chicaner l'auteur d'avoir accueilli dans ses collections des bêtes que nos benjamins ne rencontreront probablement jamais. Qu'il décrive l'âne, le chat et le dindon, très bien, on est sûr que tôt ou tard ces animaux entreront dans leur vie; mais pourquoi le faisan, le narval ou le wapiti? L'auteur - ou l'éditeur - a-t-il l'intention de vendre ses a b c aux Esquimaux ou chez Chantecler?

Bien que parlant de "littérature enfantine", je

n'hésite pas à inclure dans cette chronique les *Contes de Noël* de Louis Dantin.<sup>1</sup> Si leur sujet, comme dans *Réri*, les élève parfois au-dessus des sapins étoilés, il y flotte quand même une atmosphère de merveille et de mystère qui les ajuste à mes propos puérils. Ces contes ne sont pas tout à fait inconnus, puisqu'ils sont extraits, moins *Réri* encore, de *La vie en rêve*. Mais ce joli bouquin qu'on a habillé d'une page de calendrier banale, nous permettra de relire aux environs de Noël l'énigme indéchiffrable de *Cistus*, la diabolique messe de Florent Létourneau ou l'heureuse conquête de François Bénard. Ceux-là sont vraiment de chez nous et l'éditeur est pleinement justifié de les avoir sériés dans les *recits canadiens*. *La comète* se rapproche du fait divers qu'un auteur inventif aurait comblé des agréments de la composition et du dénouement. Avec la plaie moderne du gangstérisme, les journaux nous rapportent des choses beaucoup plus étonnantes et ce n'est pas la participation du Père Noël qui nous surprendra. Ce bonhomme en neige et en laine rouge, avec sa trogne enflammée et sa fausse barbe de Père éternel, m'a toujours paru capable de crimes plus terribles encore. Enfin *Réri*, c'est l'histoire assez hypothétique d'une jeune fille de Tahiti, subitement

---

<sup>1</sup> Louis Dantin: *Contes de Noël*, éditions Albert Lévesque, Montréal, 116 pages, \$0.40.

guérie de la lèpre. Ce prodige, dû à l'intervention de Dieu ou du diable, - le généreux M. Dantin nous permet de choisir — fait d'elle une vestale intouchable. Ce sont les préjugés d'une vieille sorcière ou du missionnaire chrétien qui l'ont déclarée tabou. L'une prétend que *Réri* — c'est le nom de la miraculée — "peut rester mêlée à la foule humaine, mais comme une étrangère d'une essence à part... De son côté, le missionnaire la presse d'entrer en religion, lui dit qu'elle doit cela à Dieu..." Le *diabolus in musica* de toute cette histoire, c'est que Réri a incendié le cœur en amadou de Georges Hamel, le philosophe lamartinien des *Sympathies*. Cet aboulique, mûr pour la douche quotidienne, raconte son malheur et déplore son ingrate destinée de Sully Prudhomme raté. Chevalier des vaines tendresses, égaré au pays du Tendre, il nous laisse dans la bouche un goût fade de caramel. Cette littérature pseudo-romantique contraste avec la saine naïveté du *Noël de Caroline* et c'est dommage que l'auteur n'y ait pas songé.

M. Dantin possède l'art de raconter. Sa phrase s'agence harmonieusement, sans heurts ni cassures. On pourrait tirer de ces contes des pages presque impeccables. Avec une égale aisance, il passe du style grammatical — je dirais académique — à la formule populiste. M. Dantin a toujours affecté ce dédoublement de sa personnalité. Il excelle à rimer *La triste histoire de Li-Hung-*

*Fong*, à chanter sa pathétique *Chanson javanaise* et à suggérer le mystère de *Cistus*, à pleurer son *Noël intime*. Ses *Contes* laissent encore saillir cette tête au double masque dont l'un autant que l'autre comporte les caractéristiques du véritable écrivain, de l'artiste authentique. Malgré ma répugnance pour *Réri*, et mon amusement devant *la Comète*, j'estime que ces récits de Noël demeurent, depuis *Le livre des mystères* de Léopaul Desrosiers, l'événement littéraire le plus appréciable.

\* \* \*

N'oublions pas dans nos cadeaux de Noël d'offrir des livres canadiens. Nous n'avons plus actuellement l'excuse du choix impossible. Les éditions *Lévesque*, celles du *Totem* et du *Zodiaque* remplissent toutes les conditions de l'œuvre acceptable. Elles sont artistiques, peuvent instruire et intéresser. Par cette diffusion du livre de chez nous, peut-être retarderons-nous le crétinisme rapide où nous nous empêtrons de plus en plus. Un ouvrage littéraire, album d'images superbes ou recueil de contes ingénieux, nous aidera plus que toutes ces donations de colifichets, de brimborions et de pacotille qui nous arrivent, comme dirait Jean Narrache, de chez Eaton de Toronto, torviss!

Carmel BROUILLARD, o.f.m.

## Table des Matières

---

### SEPTEMBRE

<i>Une Institution méritante — L'ACTION NATIONALE</i> .....	3
<i>Lettre de Paris (Vocation créatrice de l'homme) —</i> André LAURENDEAU.....	5
<i>Le Dr Philippe Hamel (portrait) — —</i> .....	19
<i>L'organisation corporative sur le plan national canadien- français — Esdras MINVILLE</i> .....	24
<i>"Condition de notre destin national" par Hermas Bastien —</i> Rex DES MARCHAIS .....	35
<i>Histoire nationale et éducation II — Richard ARÈS, J.</i> .....	41
<i>Vérité et solidarité — Anatole VANIER</i> .....	56
<i>Démission de Lord Durham II — Léopold DESROSIERS</i> .....	60
<i>Jeunesse et Vie religieuse — C. BROUILLARD, O.F.M.</i> .....	79
<i>Pour trois de nos directeurs — Arthur LAURENDEAU</i> .....	85

### OCTOBRE

<i>L'Ordre nouveau — L'ACTION NATIONALE</i> .....	89
<i>Les compagnies à fonds social — Maximilien CARON</i> .....	91
<i>Deux nouveaux directeurs — Arthur LAURENDEAU</i> .....	109
<i>Le chrétien et le monde moderne (Entretien avec Daniel-Rops)</i> André LAURENDEAU.....	111
<i>Voix de la jeunesse — Roger CHAPUT</i> .....	118
<i>Vers un régionalisme gaspésien I — Laurent de COURVILLE</i>	127
<i>Mesure de notre taille — Léopold RICHER</i> .....	131
<i>Suggestion au sujet du drapeau national — Un Educateur</i> ...	138
<i>Livre d'histoires — C. BROUILLARD, O.F.M.</i> .....	143

## NOVEMBRE

<i>L'Éducation nationale</i> — L'ACTION NATIONALE.....	153
<i>Hitler, l'homme qui arrêta le communisme</i> — ZEUGE.....	155
<i>Paroles conquérantes</i> — Chanoine CARDJN.....	165
<i>Vers un régionalisme gaspésien II</i> — LAUENT DE COURVILLE	166
<i>Le pseudo-Jules Evrard déraisonne</i> — PEAU D'OURS.....	176
<i>Allocution au banquet du "Travailleur" à Worcester-I</i> — Louis DURAND.....	181
<i>Voix de la jeunesse</i> — Jean-Paul ROBILLARD.....	200
<i>L'Action nationale à Ottawa</i> — TESTIS.....	204
<i>Problèmes</i> — C. BROUILLARD, O.F.M.....	205

## DÉCEMBRE

<i>En marge du Congrès d'Éducation</i> — L'ACTION NATIONALE..	217
<i>A la recherche d'une mystique nationale</i> — André LAURENDEAU.....	219
<i>Voix de la jeunesse</i> — Jacques LEDUC.....	229
<i>Vers un régionalisme gaspésien-III</i> — Laurent de COURVILLE	236
<i>Commencements</i> — Léopold DESROSIERS.....	248
<i>Allocution au banquet du "Travailleur" à Worcester-II</i> — Louis DURAND.....	265
<i>Littérature enfantine</i> — Carmel BROUILLARD, O.F.M.....	270

## LES LIVRES de nos DIRECTEURS

---

*Deux nouveautés*

### **“Notre maître, le passé”**

Deuxième série

*Par l'abbé Lionel GROULX*

**310 pages — \$1.00**

■

### **“L'Enseignement de la Philosophie”**

TOME I: Au Canada français

*Par Hermas BASTIEN*

**240 pages — \$1.00**

■

EN VENTE AU

**Secrétariat de l'Action Nationale**

3472, rue Hutchison, Montréal

**Le magasin de MUSIQUE  
le plus complet au Canada**

- ARTICLES RELIGIEUX
- INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET ACCESSOIRES
- LES CHEFS-D'OEUVRE DE LA MUSIQUE SUR  
DISQUES COLUMBIA ET PATHÉ
- MUSIQUE EN FEUILLES
- PETITS PIANOS MODERNES POUR APPARTEMENTS

*Ed. Archambault*  
ENRC.

500 EST, RUE STE-CATHERINE  
MONTRÉAL

LAIT & CRÈME pasteurisés ● LAIT & CRÈME acidulés  
LAIT & CRÈME homogénéisés  
YOGHOURT naturel ou cerise ● FROMAGES "ORBIS"  
LAIT CHOCOLAT "MILACO"

**LAITERIE CANADIENNE** Limitée

*Groupe de laitiers indépendants*

6740, rue de Gaspé, MONTRÉAL — Tél. CR. 7878

**D.-C. BROSSEAU & Cie, Limitée** ÉPICIER  
EN GROS

*Ismael Lefebvre, Prop.*

—  
IMPORTATEURS DE THÉ, PRODUITS ALIMENTAIRES, Etc.  
—

405 RUE ST-DIZIER - - - - MONTRÉAL

Tél. HARbour 5225-5226-5227

# Directives sociales catholiques

par le R. P. Louis CHAGNON

A la demande de plusieurs de ses nombreux auditeurs, le R. P. Louis Chagnon, S.J., professeur de philosophie morale à l'Université Grégorienne de Rome, publiera en volume les dix cours qu'il a donnés cet automne dans la salle académique du Collège Sainte-Marie, sous les auspices de l'École Sociale Populaire. Le volume, qui contiendra plus de 200 pages et sera intitulé: *Directives sociales catholiques*, paraîtra dans les premiers jours de janvier. Il se vendra 50 sous au comptoir, 55 sous par la poste.

Ceux qui souscriront d'ici janvier  
le recevront franco.

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

(Daté).....

L'ACTION PAROISSIALE,  
4260, rue de Bordeaux, Montréal.

*Veillez trouver ci-inclus 50 sous pour le volume du R. P. Chagnon, S.J. Directives sociales catholiques, que vous voudrez bien m'envoyer aussitôt qu'il paraîtra.*

Nom.....

Adresse.....

# Ecole Polytechnique de Montréal

Fondée en 1873

TRAVAUX PUBLICS

INDUSTRIE

TOUTES LES BRANCHES DU GENIE

## PRINCIPAUX COURS:

Mathématiques	Physique
Chimie	Descriptive
Dessin	Mécanique
Electricité	Hydraulique
Minéralogie	Géologie
Arpentage	Géodésie
Mines	Métallurgie
Machines thermiques	Voirie
Constructions civiles	Ponts
Génie sanitaire	Chimie industrielle
Résistance des Matériaux.	

Laboratoires de Recherches et d'Essais

1430, rue Saint-Denis,

MONTREAL

Téléphones :

Administration - - - LANCaster 9207  
Laboratoire provincial des Mines - LANCaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

*Vous désirez quelque chose... allez chez*

## L.-N. MESSIER

MARCHAND DE NOUVEAUTÉS

*Cette maison essentiellement canadienne-française se recommande aux nôtres par son personnel courtois, la qualité et le choix de ses marchandises, sa politique de bas prix. — Encouragez-la.*

1551 à 1565 Est, Ave Mont-Royal

Montréal

Téléphone: AMherst 2143

# ÉCOLE TECHNIQUE

185 Boulevard Langelier, Québec

*Fondation du Gouvernement Provincial*

ENSEIGNEMENT THÉORIQUE

Dessin — Mathématiques — Sciences

ENTRAÎNEMENT MANUEL

Mécanique d'automobile et d'ajustage —  
Forge — Fonderie — Menuiserie — Modèlerie  
Electricité

DIPLÔME OFFICIEL

*Des bourses sont accordées aux élèves méritants*

---

Prospectus sur demande

## SOLIDARITE

Pratiquons l'économie, qui consiste à tirer le meilleur parti de toutes choses. Déposons nos épargnes dans une grande institution de crédit, qui prête une large part de ses ressources à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Ainsi, nous ferons d'une pierre deux coups: notre capital d'épargne sera en sûreté et nous rapportera des intérêts, et il alimentera l'activité économique dont tout le monde profite.

**BANQUE CANADIENNE NATIONALE**

**550 bureaux au Canada**

Les  
quelques  
sous



que  
vous dépensez  
chaque jour  
en bagatelles . . . .  
consacrés à l'achat  
d'une police dans  
**LA SAUVEGARDE,**  
suffiraient à protéger  
les vôtres en cas de  
malheur ou à vous  
assurer la vieillesse  
heureuse et indépen-  
dante du rentier.

Consultez  
notre  
représentant



**La Sauvegarde**  
assurances  
sur la vie

